

## Le dire de l'Homme: *Les Eaux profondes* de Roger Munier

YOLANDA VIÑAS DEL PALACIO  
Universidad de Salamanca

### Resumen:

En *Les Eaux profondes*, quinto volumen de *Opus incertum*, Roger Munier prosigue la tarea de conjugar pensamiento y poesía para celebrar la nada eclipsada por el ser y aniquilada por nuestro presente ávido de certezas con una palabra descarnada, que no es humana ni divina, pues proviene de aquella parte oculta y ocultada por el ser como manifestación, y que es simplemente palabra de Hombre.

### Palabras clave:

nada, ser, Dios, Hombre, poesía.

### Abstract:

In *Les Eaux profondes*, the fifth volume of *Opus incertum*, Roger Munier continues the task of conjugating thought and poetry to celebrate nothingness eclipsed by being and annihilated by our present avid for certainties with a denuded word, which is neither human nor divine, since it comes from that part that is hidden and is concealed by being as manifestation and which is simply the word Man.

### Key words:

nothingness, being, God, Man, poetry.

À la demande de l'éditeur François-Marie Deroylle, Roger Munier entreprend, dans les années 90 du XX<sup>e</sup> siècle, de publier, sous le titre générique d'*Opus incertum*, plusieurs volumes de pensées notées au jour le jour dans ses carnets. Avec ces pensées, venues comme "la perception soudaine d'instant", il fallait bâtir une œuvre dont la cohérence obéit à une "vision" (1995: 8) que Munier explique en ces termes:

Sans autre souci que de vérité interne et je dirais presque du moment, on peut laisser aller sa rêverie. À la limite, on peut errer sans contrainte, oser l'extrême. Au moins penser hors des sentiers battus, donner sa chance à l'imprévisible, parfois même à l'improbable. Il n'y a plus alors de domaines réservés ou tranchés, clairement délimités selon la loi du genre. (1995: 9)

D'*Opus incertum*<sup>1</sup> à *Les Eaux profondes*<sup>2</sup> quelques années se sont écoulées, mais la volonté, le courage voire l'entêtement d'aller à la limite, d'oser l'extrême semblent ne pas avoir faibli. C'est "à l'extrême" que philosophie, poésie, effusion religieuse et mystique sauvage cessent d'être formellement distinctes pour "se rejoindre dans une approche globale, chaleureuse, toujours accompagnante, toujours prête à s'aviver à la moindre rencontre, au plus bref élan visitant l'esprit" (Munier 1995: 9). L'union de la pensée et de la poésie a lieu "à la limite", en ce point où la poésie comme poésie et la philosophie comme philosophie consentent à abdiquer de leurs prérogatives pour être autres qu'elles-mêmes, plus qu'elles-mêmes: "Qu'il y ait, dans le dire, d'un même mouvement, plus de poésie que dans la poésie et plus de pensée que dans la pensée... Qu'il y ait, dans ce plus de poésie, plus de pensée et dans ce plus de pensée, plus de poésie..." (Munier 2007: 27).

Le vœu témoigne de l'unité d'une œuvre qui ambitionne d'atteindre au point de rencontre entre philosophie et poésie pour célébrer l'inconnu du monde, sa trame et celle de *Les Eaux profondes*. "Avec peut-être une insistance ici plus marquée dans la prospection des régions peu fréquentées qu'évoque le titre, souvent exclues de nos existences de surface, mais qui les hantent sourdement" (Munier 2007: 7). Au sommet de sa carrière, le poète, qui ne s'est jamais départi de la vocation de dire la dimension perdue du monde, revient aux questions qui lui sont chères, comme si l'heure n'avait toujours pas sonnée d'exhiber une quelconque maîtrise. L'écriture, son écriture, montre, au contraire, le désir qui l'anime et sans lequel elle ne serait: "Ce dont on écrit, on le possède mal. C'est par là qu'on écrit. Ce sera au lecteur de le posséder. L'écriture est désir, que la lecture accomplira, bouclant la boucle" (Munier 2007: 19).

"Le désir est du Manque" (Munier 2007: 103). D'autant plus vaste qu'il se heurte à une immensité qui exige la majuscule. *Les Eaux profondes* n'en amoindrit nullement le vertige, débusquant dans leurs derniers retranchements les raisons et les illusions qui l'apaiseraient. Du fond nous sommes séparés, exilés: telle est la leçon, si leçon il y en a, de Munier. Sa parole reproduit la façon qu'a l'inconnu de nous échapper. Elle est mimétique et exige une lecture qui, bouclant la boucle, revienne au désir. Est telle la lecture qui déclare: je le possède mal.

## 1. Rien

Conjurer la réalité, s'en évader fut le rêve impossible du poète d'*Une Saison en enfer*, selon Roger Munier, qui déclare à Chantal Colomb: "dans ce projet démesuré, s'il est bien le sien, je me suis toujours senti en parenté profonde avec Rimbaud" (Munier 1999: 92). Le doute sur la vraie portée de l'aventure rimbaldienne n'est que l'aveu du désir de faire éclore l'inapparent du monde. Le réel est là, en face, devant, visible, qui pourtant se dérobe:

1 Le premier volume de l'œuvre porte le même titre que l'ensemble. Il fut publié en 1995 et accueille des pensées notées en 1980-1981.

2 *Les Eaux profondes* constitue le cinquième et, à date d'aujourd'hui, dernier volume d'*Opus incertum*. Il rassemble des notations tirées des carnets de Munier pour les années 1990-1993.

“Toute apparence n’est que le lieu d’un apparaître, la trace d’une puissance en elle-même abolie. Elle est le voile, mais en même temps l’annonce de ce qui disparaît pour qu’elle soit l’apparence” (Munier 1993b: 13). Énoncée dès *Le Seul, Les Eaux profondes* gravite sur cette “intuition primordiale”. Elle s’y déploie avec la rigueur du syllogisme: “Tout ce qui se manifeste voile autant qu’il manifeste, voile en manifestant” (Munier 2007: 91); ou cherche à travers les mots sa formulation exacte, comme dans ce fragment: “Le caché et le manifeste. Le caché du manifeste, dans le manifeste. Comme l’essence même du manifeste, son cœur secret. Mais pourquoi caché et l’est-il tellement ? S’il se livrait dans le manifeste, comme manifeste... Appelant de lui une autre lecture. Au moins appelant” (Munier 2007: 45).

Le réel, le monde et les choses constituent l’apparence, la manifestation ou l’éclosion de l’apparaître, du disparu, du dérobé, du caché ou de l’inconnu, dont ils sont le voile, la trace et le signe. Ce qui nous entoure pointe l’invisible qui lui fait paraître et qu’en lui s’occulte. Dans le dernier fragment cité, il résonne avec toute sa force quand il retrouve le “dans”. Il y résonne car il n’est pas hors des choses, dans un espace improbable, mais en elles comme leur plus secrète et insaisissable identité. Visible et invisible ne constituent pas deux dimensions étrangères, comme le laisse entendre le faible lien qui attache le caché et le manifeste au moyen de la conjonction. Dans ce même fragment, celui-là n’admet pas celui-ci comme complément, car le visible ne saurait compléter l’invisible qui le fonde et le soutient. L’inconnu s’éclipse dans le monde et lui permet ainsi d’être. Le monde est par ce qu’en lui disparaît: “La présence ne renforce pas l’être, quoi qu’en pensent les aveugles de l’immédiat. L’être ne se lève que dans la distance et dans l’absence” (Munier 2007: 78).

L’être n’est jamais premier. Une absence le précède; une distance le fait surgir. En elles, il se lève. “Dans”, toujours “dans”, comme s’il fallait à chaque fois redire que l’être ne fonde rien, qu’il n’est nullement un fondement. D’ailleurs, comme il n’est pas le fond des choses, il ne saurait inspirer la pensée et la parole. Celles-ci prennent leur élan dans l’aboli, dans ce qui s’efface pour que le monde et les choses soient. Ce qui nous entoure pointe l’inapparent inaccessible et insaisissable qu’aucun nom ne nomme, alors que “dans la rose en son être, je vois surtout un nom” (Munier 1988: 102). Dans l’arbre, la neige ou le merle, il y a “l’arbre”, la “feuille” et le “merle”, non l’amont qu’ils abritent et que leur présence dissimule. “Pour atteindre le disparu, faut-il donc ne pas voir la rose, fermer les yeux sur elle et tous les sens ? Je réponds: il ne faut pas la voir *dans l’être*” (Munier 1998: 103). “Ne pas voir dans l’être” signifie, d’après Chantal Colomb, que “tout phénomène transporte le regard vers un autre qui ne s’identifie pas à l’être heideggérien, lequel est fini, mais qui au contraire, par son ouverture, son infinité, reste rebelle à tout dire, quoique le poète n’ait pas de plus noble tâche que de tenter de le dire” (2004: 143). Tout phénomène est à la fois indicible et appelant: indicible car il tient du silence, appelant parce qu’il est signe et donc appel à célébrer ce qui demeure celé en lui: “Le dire, de soi, remonte à l’apparaître, comme élément du non-dit d’une chose, de son rien-dit encore” (Munier 1998: 25).

Le dire, qu’il soit de l’apparaître ou de l’apparu, implique la vision. Dans le premier

cas, les yeux se ferment sur les choses et les regardent sans les voir: “Je regarde l’hortensia bleu comme ne le voyant pas. Je regarde le monde comme ne le voyant pas” (Munier 2007: 33). L’invisible et la parole qui le chante exigent de voir, “car voir est un détachement, sinon la racine de tout détachement” (Munier 2005: 85). Cette dépossession pointe la manière d’envisager l’inconnu, tout en proclamant la rupture avec la tradition philosophique et avec la pensée qui, sans écarter le néant, le place dans l’horizon de l’être. En deçà ou au-delà de ces domaines, elle contient un adieu irrévocable à l’humain parce qu’elle évoque l’expérience de libération qui permet l’“ouverture au transhumain” (Munier 1999: 25). En se confinant dans ses limites, en restant dans son être, l’homme ne fait que subir sa condition, condamné qu’il est à regretter Eurydice disparue:

Le Rien nous hante, nous qui sommes, par incompréhensible destin, à la frontière de deux règnes: le rien qui se déclare comme manque, et celui de l’apparence érigée dont nous sommes les gardiens. Veilleurs soucieux, sinon mêmes douloureux du Rien et gardiens affairés de l’apparence. Ayant ainsi pouvoir de saluer l’Aboli dans l’être, du sein même de l’être vivace, son contraire. (Munier 1987: 43)

L’errance dans l’interrègne, la garde de l’apparence, la hantise du disparu et sa quête affairée à partir de ce qui est: voici l’apanage du gardien. Seul dans la nuit, à l’écart de l’humain, détourné du visible et détaché de l’être, le veilleur attend, par contre, ce qui ne vient pas, ce qui jamais ne vient et dont l’absence hante *Le Visiteur qui jamais ne vient*. Qui ou quoi attend-il ? Le veilleur attend l’innommable, la Face: “L’homme n’a pas d’en-face qui lui corresponde. N’a que la Face insaisissable et insistante, répandue dans ce qui est” (Munier 2007: 35). Le Visiteur, la Face: autant de noms du sans nom désigné comme le fond dans *Les Eaux profondes*. Le fond est là, dérobé, évasif, en retrait, mais là. Il ne se laisse penser ni dire: “Le fond des choses est sans pensée, sans art, sans poésie: beaux ornements de notre exil et qui voudraient l’enchanter, mais n’ont pas de prise sur lui” (Munier 2007: 58). Le fond est sans nous et sans notre savoir: “C’est peut-être par l’effet d’une bienveillance que nous ne savons pas le Fond tragique et ténébreux” (Munier 2007: 78). Par le manque de savoir du fond, tout savoir, même celui de ce qui nous entoure, a son ombre: “Le savoir ne s’ajoute qu’à lui-même, non à la chose qu’il affaiblit à mesure. Il n’est, au mieux, que savoir de la chose, non la chose” (Munier 2007: 55).

Le veilleur renonce au savoir les yeux braqués sur l’inconnu. Il regarde, mais d’un regard qui tient de l’égard, qui n’est qu’attention extrême dans la tension de l’attente. Dans l’horizon du connu, par contre, “l’être m’apparaît comme une accommodation, au sens où l’on parle d’une accommodation de l’œil réglant sa vision” (Munier 1998: 103). L’être ne s’oppose pas à l’apparence; il est apparence, l’apparence, qui doit, comme telle, “m’apparaître”, parce qu’elle n’est pas sans moi. Le monde et les choses ne sont que par le regard qui les fait exister, qui les éveille, les détache et les morcelle en leur donnant des

contours et des limites: “Le monde n’a forme, couleur, bruit ou parfum que perçu. Reculé en lui-même, dans ses fonds, il n’est que silence et nuit” (Munier 2004: 32). Dans son antériorité, le monde est sans nous et n’a nul besoin de se manifester. S’il le fait, c’est pour nous, car l’homme est “l’être auquel advient la parution, auquel on peut penser qu’elle se destine, auquel au moins le monde “apparaît”, sinon par qui il apparaît” (Munier 1998: 91). Par habitude ou paresse, nous croyons regarder le monde, alors que le monde se regarde en nous. Par nos yeux, il se fait voir et nous faits voyants:

Au surplus, le monde *s’offre* au regard. Pour qu’il y ait regard. Si le monde ainsi ne s’offrait, il n’y aurait pas regard. Notre regard et son apparaître ne font qu’un. Si on ne la regarde, la chose n’apparaît pas. Mais il n’y a regard que parce qu’elle apparaît. (Munier 2007: 33)

Le monde s’offre comme éclat, au double sens du terme. Il se donne comme découpe arrachée du continu et fragment lumineux détaché du fond obscur: “Que le monde se rende visible est la merveille. Qu’il recule dans l’invisible n’est pas si troublant, n’est en somme qu’un retour à son état premier” (Munier 2007: 139). Le monde se donne tout en se repliant “dans”. Dans est le fond. Tout ce qui existe est dans, mais dans n’est rien de ce qui est.

La profondeur ne concerne pas l’être, mais le rien qu’il dérobe en se manifestant: “Le néant n’est que la Dimension, qui n’est pas, de ce qui est. Qui la double constamment et déjà la dé-vaste” (Munier 2007: 132). Le néant s’affaisse pour montrer ensuite son immense pouvoir de création et d’usure, selon un mouvement qui, allant du humble “ne ... que” du constat à l’imposante majuscule, traduit l’expérience du néant dans la quête désirante de Munier, qui dit: “Le nihilisme ne veut pas du *nihil* que l’effet destructeur. Mais vouloir, aimer le *nihil* en lui-même et pour lui même...” (2007: 48). Le néant n’est pas le négatif; il est négation, la négation, même du négatif. “Le néant n’est pas d’ailleurs ou d’après. Il est dans l’être où il sévit, ne peut que sévir. Dans la négation si constante au niveau du langage. Dans tout ce qui retranche, en art” (Munier 2007: 45). Ni d’ailleurs, ni d’après: le rien est finalement et d’abord ce qui fait que le monde soit monde. Aussi n’est-il pas rien, mais l’élément vide qui se profile dans ce qui existe: “Il n’y a de rien que de quelque chose. Pour qu’il y ait quelque chose, il faut donc qu’il y ait, comme en même temps du rien. Le rien n’est pas sans quelque chose, ni le quelque chose sans un rien qui le dessine, en retour. Tout advient dans un éclair originel et sans commencement” (Munier 2007: 35). Les choses ne sont pas sans le néant qui en elles s’anéantit:

Le rien appelle la chose, la sacre en s’abolissant dans son rien d’autre qu’elle. La chose est d’autant plus chose qu’il est lui même plus aboli. Abîmé en elle comme rien, il l’exalte comme chose. (Munier 2007: 151)

Roger Munier ose faire un saut loin de la phénoménologie, de la métaphysique, de la religion et des mythes pour dire la grandeur de l’inanité, son étrange priorité sur nous et

sur ce qui nous entoure, par une propension particulière, exhibée sans fausse pudeur, qui lui paraît imposée par la nature des choses telle que nous l'éprouvons. Pas de caprice, pas de folle aventure. La rupture avec les disciplines apprises<sup>3</sup> n'obéit qu'au courage d'antéposer l'épreuve à la preuve, la vie à sa pensée. Il est irrécusable que, dans tout ce qu'il fait et ressent, l'homme est toujours à côté: "Ce que je vois est à côté de ce que je vois. Ce que j'écris est à côté. Ce que je suis, sans doute, à côté aussi. Rien ne coïncide" (Munier 2007: 165). Tous nos gestes, toutes nos actions et tous nos sentiments disent "presque", comme s'ils ne nous appartenaient pas en propre: "Nous ne savons presque rien sur nous-mêmes. C'est cela qui nous fait nous-mêmes, dans le «presque»" (Munier 2007: 105). "Je suis" n'énonce qu'un à peu près; nos actes ne nous révèlent pas, qui sont nôtres et pas nôtres. Presque, à côté de: autant de marques ténues murmurant qu' "on ne vit que dans une sorte de décalage, sans jonction" (Munier 2007: 18). Que la vie, notre vie se déroule sous ce signe, tient de la banalité, aussi affligeante soit-elle. Munier part de ce constat d'étrangeté: l'homme est "aliéné de lui-même" (Munier 2007: 109), en dépit de son intelligence et de sa volonté. En dépit, aussi, de la foi. L'aliénation est originelle. Elle est à l'origine; elle est notre origine, nullement la suite fâcheuse du viol de l'interdit. "L'homme serait-il coupable?" (Munier 2007: 30), écarte la solution théologique. L'aliénation jaillit d'une nécessité qui n'a d'autre provenance ni d'autre raison qu'elle-même: "Nous sommes sous la Nécessité" (Munier 2007: 39). Celle-ci nous requiert et nous commande, mais elle n'est pas sans nous, comme elle n'est pas sans les choses, n'étant rien que d'elles et par elles, que de nous et par nous. "Aliénation" ne convient donc pas au rapport intime, plus amoureux que fatal, que nous entretenons avec le néant. Marqués de son sceau, sa trace indélébile s'inscrit en "nous-mêmes", qui sommes en nous, déchus en nous, aliénés en nous du Même. Inchangeable, fixe, immuable, fond sans forme qui produit toutes les formes (je, tu, il...) et invariant de toutes les variables (je, tu, il...), tel est le Même qui fait dire au poète: "Il n'y a rien de nouveau à découvrir hors du Même. Le nouveau nous détourne de l'attention immobile, extatique, au Même" (Munier 2007: 96).

## 2. L'être, l'exil

Hors du Même, le monde et l'homme ne peuvent qu'être "dé-couverts". Autrement, ils ne seraient pas. Ils existent par la négation et dans la négation du néant qui les couvre et finit par les recouvrir. L'identité, toute forme d'identité, comporte un effort couteux et pénible. On ne peut être soi qu'au prix d'une conquête fugace et fragile sur l'absence étale

3 Né le 21 décembre 1923 à Nancy, Roger Munier a mené de solides études, en philosophie notamment, mais il s'est décidé pour une orientation professionnelle et il a longtemps occupé un poste de responsabilité dans de hautes instances de l'industrie métallurgique, menant ainsi une existence double, scindée entre la vie matérielle et spirituelle. Disciple et ami de Heidegger depuis 1949, Munier a dirigé aux éditions Fayard la collection *L'Espace intérieur* où il a publié les grands textes des traditions bouddhiques, islamiques et de la mystique occidentale, ainsi que la première anthologie de haïkus. Il a également exercé une importante activité de traducteur de l'allemand, l'anglais, l'espagnol et le grec: Héraclite, Heidegger, Angelus Silesius, Kleist, Octavio Paz, Antonio Porchia, Roberto Juarroz.

qui seule règne au terme. Découvrir est donc le propre de l'être en proie à la vie, en lutte contre la menace sourde et puissante du rien. Hors du néant qui déjà les appelle et dont ils ne peuvent se dépendre parce qu'il n'est pas au-delà, ni en deçà, mais en eux comme leur Même, le monde et l'homme essaient farouchement de durer. L'amour de la vie, le goût de la vie, le fait de vivre témoignent de cette résistance. Tout ce qui existe, résiste faiblement accroché à la vie. N'ayant pas d'en soi, celle-ci se répand dans les vivants, moins pour les soutenir en les perpétuant dans leur être que pour triompher de leur ruine et dans leur ruine: "la vie ne fait que détruire, se détruire elle-même, pour durer" (Munier 2007: 125).

La vie terrible et effrayante qui dévore et se dévore en perpétuelle jouissance implose et s'éparpille disséminée dans tout ce qu'il y a, dans l'affreuse répétition du même qu'est ce qu'il y a: "Le sexe ne veut que produire un autre sexe. La semence une autre semence. Dans la nature vivante, pas même une fleur, un fruit: une autre semence. Et elle, une autre encore. Troublante panique... Finalité sans fin" (Munier 2007: 16). La pensée et la parole du rien ont partie liée avec l'angoisse et l'oppression devant la luxuriance, la profusion et l'envoûtement fallacieux de la "nature vivante", à laquelle Munier oppose le désert, le sans lieu où le néant semble avoir trouvé un refuge: "Les dunes du désert sont les formes de l'Informe – que crée l'informe aveugle du vent. Et formes aussi parfaites, étant sans dessein préalable. Seules fascinantes formes pures, presque incréées" (Munier 2007: 77). Le rien se lève au désert sans fracas, avec la même ténuité *néante* qu'aux confins de l'être. Seule la vie grouille et s'agite assourdissante dans sa somptueuse cruauté. Elle se disperse pour produire sans aucune variation, incessamment, cet autre identique au même que Munier appelle le "nouveau". Ainsi tout reste inchangeable et inaltérable. Rien ne se modifie, ni s'altère. Tout se maintient. Rien ne devient car tout se poursuit à l'infini. La vie se reproduit continuellement pour que l'immanence fragile ne s'évanouisse pas, qui n'est que par cet effort soutenu qui la prolonge la plongeant dans la durée. "Se maintenir", "rester" et "durer" pointent la "durée qui produit *«le temps»*" (Munier 2007: 17).

Le temps empêche l'homme d'atteindre ce qu'il est dans le fond et comme fond, car il n'est de temps que comme repli sur soi et immanence à soi<sup>4</sup>. En lui, on déchoit en je, comme déchoit en soi ce qui existe. En lui, parce que le temps ne surplombe pas le monde, les choses et l'homme; il est en eux comme leur néant: "Le temps est la dimension du rien dans le fini" (Munier 2007:104). Le temps est la profondeur obstinément refoulée au profit du temps comme mesure et produit d'une activité ou comme ailleurs toujours différé:

Nous consommons de plus en plus d'espace et de plus en plus vite, pensant par là "*gagner du temps*"...

Mais le temps nous résiste, ne nous cédant que dans son illusoire mesure. Il

4 En venant à l'être, en se détachant du fond, les choses se présentent. Elles se rendent présentes, mais leur présent est déjà du passé. Le temps dit que tout a déjà eu lieu, que les choses furent plutôt qu'elles ne sont, le pathétique de l'existence pointant l'effort d'être présent alors que le rien prononce la désuétude de tout ce qui est: "Le passé... C'est parce qu'il *«est»* toujours qu'il est poignant comme n'étant plus. La mémoire seule n'y suffit. Elle n'est mémoire en moi que parce que le passé en moi dure, tapi dans le présent, qu'il surveille..." (Munier 2007: 91).

est, dans un monde apparemment asservi, la dernière transcendance. (Munier 2007: 135)

La transcendance ou résistance du temps à la mainmise du monde subjugué par l'apparence et prisonnier de l'apparence, se définit par l'illimité et l'infini, concepts qui désignent en réalité ce qui est en expansion parce que ne finissant jamais d'être fini. Munier en parle en ces termes: "L'infini n'est que du fini qui ne s'achève pas, ne peut venir à bout de soi, comme fini. Ce qui est bien l'essence du fini. Le fini ne peut de lui-même en finir. Il est par force infiniment fini" (2007: 94). L'on n'échappe pas à l'ici par la fiction de la transcendance. Fiction, oui, où transparait l'ambition du dépassement qui hante l'être sans qu'il puisse l'accomplir. Dans l'être, on fait preuve d'existence, on se sait existant et ancré dans l'existence. Dans l'être, on ne peut sortir de soi: "Peut-on, comme homme, sortir de l'humain, de la seule humaine atteinte? C'est la question de fond, sous-jacente à tous nos plans, qui les gouverne, qui les brise" (Munier 2007: 12). L'aspiration à la transcendance est d'autant plus fallacieuse que la présence ne disparaît pas au profit d'une autre présence, fût-ce la Présence divine, comme le croient aveuglément les fanatiques du plus que soi ou de l'au-delà de soi. Elle se perd dans, car "être, c'est être dans, pris dans" (Munier 2007: 33).

Le monde n'est que par l'abandon du rien à l'être, que par cette kénose qui grésille au contour des choses. Il n'est "rien-d'autre-que-soi" (Munier 1998: 39), mais dans cette affirmation le rien dévoile sa puissance ruineuse, qui s'espace et s'étire pour parler d'un autre à la fois, d'un autre dans les choses et en nous. Il ne se situe pas au-delà. L'au-delà de tout est ici, dans l'ici, prenant forme de l'ici. L'ailleurs est là comme là de l'ici et du maintenant, comme là aussi de l'humain. L'être, qui ne va qu'à ce qui est dans notre vue, laisse fatalement dans l'ombre le là inconnu, invisible et transcendent de l'ici connu, visible et immanent instaurant ainsi une fracture irréparable: "La nostalgie du Disparu du monde, sa mémoire de plus en plus voilée, l'invocation qui se tend vers Lui comme le Secourable, lentement, inexorablement Le recule dans un *ailleurs*, dans un *au-delà*. Le Disparu *dans* le monde devient purement le Disparu hors du monde, hors du temps (...)" (Munier 1993a: 92-93). Nous sommes partagés entre le réel irrespirable et l'ailleurs impossible, citoyens de nulle part en proie à la chimère d'un au-delà où combler notre incomplétude. Nous sommes entre, qui du fini créons l'infini, cherchant en vain à sortir de l'être par des moyens de l'être qui s'avèrent des moyens d'être.

L'homme se déchire à aspirer à l'ailleurs plein où tout aura sens et valeur. La transcendance, l'illimité et l'infini nous empêchent de saisir l'épaisseur du monde. Or, lorsque celui-ci se réduit à ses contours, par mépris ou occultation de la dimension d'inconnu, il perd son caractère sacré. Il tombe alors sous l'emprise du regard et renvoie, à son tour, un regard horrifié: "Empire dévorant du voir. Tout regard rencontre un jour celui de la Méduse. Elle-même peut-être épouvantée, engendrant l'épouvante" (Munier 2007: 153). Nous sommes fascinés, nous avons choisi de l'être en considérant ce qui nous entoure un pur "en face"



objectivable et maîtrisable. La fascination, qui est le négatif du désir, sa liquidation comme force jaillissant de l'absence, nous fige "devant", tandis que la science prive le monde de son aura de néant: "Parce qu'elle désenchanter le monde, la science est à sa manière une technique du vide. La plus efficace, parce que neutre, d'évidemment. La science évide de l'évidence" (Munier 2007: 138). La science offusque le rien et dépouille le monde de son charme et de son chant. Il le désenchanter à s'acharner sur l'évidence comme "é-evidence", c'est-à-dire comme manifestation du vide en elle replié. En doublant celle-ci d'une négation, scandée dans le fragment par "évider" et "évidemment", la pensée scientifique ne donne accès qu'au vide du vide. Ce "rien du rien" fait d'oubli du rien premier est notre présent sans profondeur.

Dans l'évidence comme apparition, les choses déchoient en simples objets et ne renvoient qu'à elles-mêmes. Délignées du néant, elles trônent dans l'absolu au sens premier du terme: "Les choses n'y sont que ce qu'elles sont, réduites à ce qu'elles sont, à ce qu'on veut qu'elles soient. Comme disparues du fond de soi dans une disparition seconde, disparues de soi. Elles ont perdu leur être de choses, leur dimension librement déployée: elles ne sont qu'objets" (Munier 1993b: 99). Les religions dogmatiques, à commencer par la religion chrétienne, ont précédé la science dans la tâche de liquider du visible l'invisible disparition qui l'aimante:

Plus qu'aucune autre religion, le christianisme a valorisé le monde, le réel où Dieu s'incarne, où son absence devient, dans l'Eucharistie, la "présence réelle". Il a valorisé le temps, qui n'est plus cyclique avec lui, mais linéaire et devient histoire. Il a suscité l'idée de progrès, liée au temps linéaire. Toutes conceptions qui préparaient le règne moderne de la science et de la technique. Depuis lors, l'homme est infidèle à lui-même, à son essence profonde. Il "se joue", au lieu d'être, n'existe plus qu'en surface, tout adonné à ce jeu de puissance avec le réel, heureux de le renforcer à ses yeux comme réel, ne se contentant pas des "évidences", mais s'efforçant encore de les "prouver". Jeu de la certitude renforcée et de la preuve. Telle est sa "vie", dans l'oubli brillant de son essence. L'homme est déporté, déplacé de lui-même. Il souffre sans le savoir de cette infidélité où son essence se consume dans le feu, un jeu qui le gonfle de plaisir. (Munier 1993a: 227)

Nous sommes étrangers, comme en exil, en proie à des objets étincelants et nuls: voilà notre souffrance, sinon notre malheur. Le néant étant éliminé, il ne nous reste qu'à subir l'horreur de l'"effectif". Au-delà du côté indigent et décevant du réel dans l'existence ordinaire, enlisée dans l'habitude, l'"effectif" désigne" l'évidence par instants apparue de la réalité du réel, de tout réel" (Munier 1999: 91). Or, pour fuir l'asphyxie de son face à face avec le monde, l'homme moderne s'est aménagé un espace clos, qu'il appelle le "dedans", où il préserve son intimité et celle des choses de l'inconnu, annulé par le dedans comme "dedans". Parce qu'on est dedans, le dehors s'insinue avec la force du manque, de ce qui manque, car il n'est nullement un lieu, mais un "insituable site" qui tient de la "fiction" (Munier 2007: 59). Le dehors se présente, en effet, comme configuration imaginaire qui soulage le désarroi

du moi enfermé en lui-même en lui faisant envisager l' "in-situ-able", c'est-à-dire la vaine possibilité d' "être dans": "Le dehors ne peut être que dehors. On ne sera jamais dans les choses" (Munier 2007: 64).

Détourné du sans lieu premier, l'homme vit dans le dedans et crée un dehors vers lequel il tend dans l'espoir d'assouvir son désir. De l'assouvir, car cette "faim sublime" n'est pas creusée par l'écart entre l'aspiration et ce qu'elle vise et qui demeure, par là même, infiniment autre et inconnu. L'assez, non le rien, la nourrit:

Nous ne cherchons guère, dans la vie ordinaire ou à ses plus hauts moments, qu'à être satisfaits, dans l'atteinte du *satis*, de l'*assez*. Le bonheur n'est qu'un tranquille, comme lumineux *assez*. L'*assez* nous définit, de toutes les manières. Quand nous sommes las d'une chose, quand nous ne la supportons plus, nous disons que "*nous en avons assez*"... (Munier 2007: 140)

Nous ne sommes pas tendus vers l'attente, mais vers l'atteinte de ce qui peut nous combler: "Une seule chose nous comble, c'est d'être délivré de nous-mêmes. Dans le don, dans l'amour, dans l'extase" (Munier 2007: 103). La mystique, l'amour et la contemplation du monde font de la dépossession la forme suprême de la possession. Dans l'extase, les limites s'estompent et les dimensions cèdent. Dedans et dehors se montrent alors comme irisations d'une seule et unique réalité, tandis que le sujet n'est plus dans une représentation des choses, mais dans les choses mêmes. Anéanti, il est dans: dans l'essence au-delà de l'essence, dans la suressence qui n'est que l'effectif: "Seul peut-être le mystique, comme dépossédé, excentré, atteint la réalité du réel" (Munier 2007: 136).

Dans l'amour, les frontières deviennent floues entre le moi et l'autre, l'affirmation et la négation de soi, dans un tremblement de l'entre-deux qui fait dire à l'amant: "Tu es là et tu n'es plus là, car je suis toi, car tu es moi, car je te deviens dans ce *là* du lieu chaud que tu m'accordes" (Munier 1993a: 59). Dans la relation amoureuse, je ne devient toi qu'au prix d'une annihilation qui l'abolit dans l'autre dans le geste et par le geste d'écarter le nihil. L'amour biffe le rien qui requiert la perte, qui requiert "ma perte". L'amant ne l'aime pas par lui-même et pour lui-même, qui, au lieu de célébrer Eurydice disparue, la ramène de l'Hadès et l'habite dans le *là* de son apparence: "Tu es le *là* enfin habitable, le point d'insertion réel dans le continu du *dans*" (Munier 1993a: 60). Et pourtant, l'amant ne cherche pas l'autre insaisissable, mais le moi tapi, toujours à l'esquive, "cette part de nous-mêmes assignée, placée là et non ailleurs, nôtre et non nôtre, par force nôtre, à consentir comme non nôtre n'étant nôtre que par là" (Munier 2007: 59).

Dans l'amour, il n'est jamais question de l'autre mais du moi qu'érode et ruine le je: "Je m'échappe à moi-même. Mais comment me rejoindre ? Je ne peux me rejoindre en moi. Rien que par mon dehors. C'est bien ce que dit le mot re-joindre" (Munier 2007: 163). Rejoindre, c'est ce que le sujet ne peut faire, qui revient au vide, étendue sans confins d'avant toute séparation et de toute coupure où tout finit par se dissoudre. Dans la relation amoureu-

se, on l'escamote au profit du tu comme "là enfin habitable". "Tu es moi", s'écrie l'amant pour saluer l'anéantissement de sa part d'ombre, pour célébrer la disparition de l'inconnu menaçant: "L'autre pur, réellement éprouvé, est terrible. Même proche, même aimé, toi et moi..." (Munier 2007:101).

L'amour et l'extase ancrent dans l'existence et thésaurisent de l'être; ils s'en regorgent; ils s'en repaissent, arrière-goûts amers de la tentative de trouver une sortie hors de l'être. Ce qui existe est plein de soi mais cherche toutefois à se dépasser: le monde se dépasse, les choses cherchent à être autres parce que l'être se caractérise par l'excès, convoqué qu'il est vers autre chose que lui-même, comme l'homme est appelé à quitter son humanité: "L'homme n'est guère à l'aise dans l'homme. Il s'entrave dans l'humain" (Munier 2007: 29). Notre époque sait de cet enfermement, de cette clôture comme l'appelle Munier, qui essaie de se frayer à travers la connaissance et la communication la voie de la dessaisie de soi et de l'abandon de soi. Or, la communication ne va qu'à la présence. Elle exige un je et un tu interchangeables en tant que formes du même: "L'aimé – l'ami – c'est d'abord ce qui n'est pas l'autre" (Munier 2007: 51). Par la connaissance, on tente inutilement de percer le secret d'un monde qui nous ignore, qui existe en dépit de nous, malgré nous, sans nous, et dont le seul parole audible est "ne me touche pas". Altier et indifférent dans son retrait, le monde, le Seul l'appelle le poète pour dire son caractère unique et sa farouche solitude, ne se laisse pas appréhender. Le réel se replie et se retire:

Nous n'atteignons pas la chose. Nous n'atteignons pas non plus que nous-mêmes. Nous nous atteignons nous mêmes dans la chose.  
Privés de la chose autant que de nous-mêmes. (Munier 2007: 54)

### 3. L'extase

Le savoir est savoir du monde et des choses, pur savoir du su, simple connaissance du connu, qui passe nécessairement par l'être. Connaître, c'est se connaître soi-même dans la chose; savoir, c'est se savoir soi-même dans l'objet, selon un mouvement de répétition et de dédoublement que la parole poétique évince, comme le rien érode l'apparence. Ainsi la pensée accueille-t-elle le vide et s'use: "*Dépenser* a beaucoup de sens. On dépense. On se dépense. Penser a même racine, d'où l'on peut tirer dépenser et tout un programme pour la pensée: dépenser la pensée" (Munier 2007: 140). La pensée qui ne se substitue pas à la chose, qui n'est pas essentielle, en ce sens qu'elle ne va pas à l'essence pour cantonner le monde dans le concept, et qui se déprend du sujet et de l'objet est pure "dé-pense": épuisement du quelque chose qui légitime et fonde la pensée comme pensée de quelque chose et extinction du je comme sujet de "penser". "Penser" et "connaître" n'admettent ni sujet ni complément, tout comme "aimer". "Rechercher ce qui n'a pas d'objet, de complément d'objet", telle est d'œuvre en œuvre la devise de l'écriture<sup>5</sup> de Munier. Il s'agit de penser dans un détachement

5 Dans *Les Eaux profondes*, on lit: "Je pense ce que je pense, transitivement, en "*complément direct*". La pensée

total, car “penser, ce n’est rien éteindre” (Munier 2007: 66), afin que le monde reste intouché. Lorsque le fil qui du réel à nous et de nous à lui tisse la connaissance est coupé, l’aventure rationnelle cesse et l’émerveillement devant le monde impénétrable dont nous ne savons rien et ne saurons jamais rien commence. L’inconnu se lève quand la pensée s’enténébre et qu’elle pénètre dans la nuit de la connaissance, du non-savoir et de la nescience. L’invisible impensable exige qu’elle renonce à son contenu et à son avoir. “La pensée est sans avoir”, affirme Munier. Elle est sans avoir, sans savoir et sans “s’avoir”, devenue don de soi, dépense.

La pensée qui dépense opère par soustraction pour permettre au monde d’être. Appréhendé, il s’évanouit; il n’est plus parce qu’il est plus que lui-même: “La fleur que je contemple n’est plus la même, contemplée, est comme augmentée de ma contemplation” (Munier 2007: 69). Les choses, au lieu d’être rendues à leur rien d’autre qu’elles, existent contemplées et connues, voilées par cet “avec”, par ce “cum”<sup>6</sup> qui les dépossède et les dénude les convoquant vers le plus de la présence ajoutée. La connaissance, la pensée et la contemplation sont l’exact opposé du vide. En enveloppant le monde, en s’y déposant, elles le récuse en le répétant parce qu’elles évoluent dans le niveau de la représentation, simples représentations qui se contentent de représenter. “Représenter”, c’est redoubler; c’est rendre présent le présent du monde et des choses, qui sont ainsi en soi et en celui qui les embrasse.

La pensée qui dépense et le dire qui l’accompagne ne découvrent pas; ils présentent le monde dans son esquivé et selon son esquivé. Ils ne le sanctionnent pas dans son apparence; ils célèbrent l’impensable du pensable, l’inverse: “On peut difficilement penser l’inverse du temps, du lieu, des biens terrestres. C’est pourtant dans l’inverse qu’est la seule vérité, sinon l’assiette, du temps, du lieu, des biens terrestres” (Munier 2007: 103). L’inverse ne se confond ni avec le contraire, ni avec l’envers. Il pointe, conforme à son sens premier, étymologique, le retour à la profondeur du dans, à partir du manque. Penser l’inverse, parler l’inverse, c’est penser et parler à “l’encontre de soi” (Munier 2007: 65) et du soi. Aussi faut-il se renoncer et renoncer au réel qui se déploie luxuriant, d’autant plus luxuriant que miné par le néant, comme il faut abandonner la mystique, la philosophie et la poésie comme représentations niant au monde sa dimension occulte. Celles-ci vont à “l’en-contre du soi”, contre le dans du soi, alors que ce qui nous entoure plaide pour un non-savoir qui saurait la présence tout en accueillant l’absence: “Le monde, sans le savoir, fait signe. Le monde est un signe, les êtres et les choses sont des signes. Ce sont des signes purs, formés sans le savoir” (Munier 2007: 141).

Libéré du savoir, l’esprit épouse le mouvement du monde qui s’offre en se retirant, qui se renouvelle dans sa beauté et sa force en s’abîmant: “Le monde s’engloutit à tout instant. En se renouvelant à tout instant, s’engloutit à tout instant. S’en-gouffre” (Munier 2007: 30). L’esprit s’en-gouffre lui aussi. Il se tient en suspens comme le monde dans sa lutte, dans

---

part de moi. Alors qu’il faudrait qu’elle parte de lui, soit comme sa pensée: la pensée de ce que je pense” (2007: 19).

6 Il s’agit, évidemment, du “cum”, de l’“avec” de la “connaissance” et de la “contemplation”.

la lutte qu'il est entre l'éclosion et le néant, car ce qui le rend achevé, crée autour de lui, à ses confins, ce "suspens ébloui", cette "ouverture vide devant ce qui n'est pas" (Munier 2003: 56) propre de l'extase. C'est cette extase du monde que chante le poète. Loin de se dire mystique, elle se veut nue: "L'extase ne va qu'à l'absence. Elle est sans répondant. Pure ouverture à une béance qu'elle n'interroge pas, si elle se tient bien à l'absence comme absence, sans lui donner de nom, elle est vraiment l'extase nue. Extase par ce qui la soustrait à la prégnance du monde. Nue, par le fait qu'elle n'est jamais qu'ouverture et pur suspens, sans issue qui l'apaise" (Munier 2003: 56-57). L'extase n'est pas unitive. Pas de fusion, d'abolition ou d'excentration. Le monde se recueille sur soi anticipant l'invisible auquel il est promis. Il se déploie en se repliant sur cette nécessité incontournable qui le fait soi, mais qu'il ne rejoint pas pour être. Le monde va vers son néant et s'y engouffre sans s'y engouffrer, le trait d'union évoquant ici une tendance, un élan, une impulsion vers le fond inatteignable qui finira par l'emporter. L'extase rehausse l'improbable unité de l'être et du néant à lui conjoint. Aussi ne tend-elle pas vers l'union, mais vers la disjonction comme suspens et béance.

Dans la contemplation, l'esprit suit un mouvement semblable, qui avance vers la chose mais s'arrête aux bords incertains de l'extrême dénudation. La borne ne sera pas franchie et la fusion ne s'accomplira pas. Pas de dilution ou d'annihilation. L'extase laisse le sujet en marge de lui-même et du monde, le contraignant à rester sur le seuil du néant, alors que la chose est rendue à son mutisme, à son pur dehors. Dans l'extase, telle que la conçoit Munier, loin de devenir autre hors de soi, on fait l'expérience de l'autre en soi, du vide en soi. Un voile s'étend ainsi sur le paysage familier. Les choses qui en composaient le décor n'ont plus rien de sûr. De l'évidence incontestable se lève alors une absence qui permet de saluer l'apparence qu'on voulait trompeuse, mais qui est sacrée comme évidence, parce qu'à nulle autre pareille:

Une chose est sacrée en n'étant que soi, semblable à nulle autre: une pierre sur le chemin – il n'y a qu'elle à être elle.  
La fin du sacré est dans la ressemblance et l'idée de série. (Munier 2007: 87)

#### 4. L'ici, le sacré

Une autre vision et avec elle une autre lecture des choses et de nous-mêmes, plus globale, plus unitaire que celle véhiculée par la pensée ordinaire s'impose lorsqu'on considère que l'être accueille sa négation. Munier la dit "irrécusable" et la chante au moyen de "fini" (1998: 115), mot ambigu qui traduit le double caractère d'achèvement et de lente érosion de ce qui existe. L'homme et le monde sont accomplis par le fait même d'être, car être, c'est déjà être arrivé au comble de la perfection, laquelle est sans ajout, sans accroissement et sans surcroît. *Les Eaux profondes* en parle en ces termes:

Tout m'est donné, dans mes limites. Comme tout est donné à la pierre, à l'arbre,

à l'oiseau, dans leurs limites.

Tout est donné à chaque chose, dans ses limites. En elles, sans doute, et contraint, mais Tout. Qui donc en elles n'apparaît pas comme Tout. Mais y est bien, et justement les remplit. (Munier 2007: 27)

Ce même Tout qui confère aux êtres et aux choses leur caractère achevé les achemine vers l'achèvement et du coup les valorise. D'après Munier, "une vibration se produit, comme un autre chant des choses sous la touche néante" (Munier 1998: 116). Cet autre chant bannit l'article indéterminé pour rendre hommage à la pomme, à la pierre ou à l'arbre dans leur présence fragile, dans leur ici teinté d'obscur par le flétrissement vibrant du là qui, affaissé, s'affirme en eux. Le chant magnifie la distension entre le présent – la beauté des choses n'étant que l'instant foudroyant qui se tient seul, fixe, dans l'infini déroulement du temps qui l'engloutira bientôt – et le passé où toute chose descend dès qu'elle est. Il sacre la beauté du monde, parce que la beauté ne réside pas dans la perfection, mais dans la défection qui la double d'une aura évanescence. Elle n'est pas ce qui confirme mais dissout les choses dans leur apparence, leur fermeté et leur solidité.

Lorsqu'on capte d'un même élan la splendeur et la décadence et la vue ne s'arrête pas au vu, mais fixe, sans altérer sa beauté, ce qu'en lui disparaît, le monde est signe et fait signe. Les êtres et les choses sont signes qui ne renvoient pas à d'autres signes, car il n'existe pas d'universelle liaison de signifiante qui les rattacherait. Chaque feuille, chaque arbre, chaque fleur, dans la mesure où le Tout point en eux, sont sans rapport et ne demandent pas à être complétés, encore moins à être expliqués par d'autres signes qui leur donneraient sens et vérité. Aussi le monde est-il sans mystère. Il se donne en dehors de l'énigme, dans le mystère de l'absence d'énigme: "Le fond de l'énigme serait-il qu'il n'y a pas d'énigme, pas de suspens ? Que ce soit là justement l'énigme ?" (Munier 1982: 23). Le monde n'est pas un arrière-monde voilé par l'apparence; simplement il est, avec la charge d'obscurité que cela comporte: "Il n'y a pas d'arrière-monde. Tout est devant-monde, immédiat qui s'avance, se presse... L'opaque monte en "arrière", à mesure de cette avancée" (Munier 2007: 31).

L'infirmité de l'arrière-monde, de tout arrière-monde, ne va pas sans valoriser la profondeur de l'ici, car le Tout est ici, le rien est ici, ainsi, sans plus, sans pourquoi, sans un sens préexistant occulte et indéchiffrable, sans un sens ultime. Le sens n'est pas dans ce qui est. "Dans" n'est pas le sens de ce qui est; la profondeur n'est pas le sens. Celui-ci tient du faire comme activité et produit humain. Comme malédiction, aussi: "On retombe perpétuellement dans le sens. À chaque fois c'est une chute. On ne fait que chuter dans le sens" (Munier 2007: 119). Le "sens" n'est que le désir pressant, poignant, devant le foisonnement de sens contradictoires, divers, partiels, tournant autour d'un sens immobile, sans contenu, qui leur donne leur mouvement, qui n'a d'autre fin que de mouvoir et qui s'esquive sans cesse. Le Sens s'esquive. Dieu s'esquive: "On ne sait pas le fond de Dieu – comme on ne sait pas celui des choses. Dieu n'a pas de sens dernier, s'Il est Dieu. Par reflet, le monde n'en a pas non plus. Le défaut de sens dernier est divin" (Munier 1996: 45). C'est précisément ce défaut

qui permet d'affirmer que le monde est divin dans son inépuisable immanence à soi. Il l'est parce que Dieu n'est pas, selon une équation dont vibre la poétique de Munier, qui soutient: "On n'éprouve Dieu que dans le retrait du monde, sinon *comme* ce retrait. Quand simplement il se retire, en ce qui de lui échappe à nos prises, le monde est divin" (1996: 46).

Dans l'espace de quelques lignes, il est impossible d'exploiter la richesse de la "théologie négative" de Roger Munier, dont il convient toutefois de retenir deux traits fondamentaux. Le premier souligne, comme nous venons de l'indiquer, que le monde est par le retraitement de Dieu. De lui, le sans forme, le sans visage, le sans savoir, le sans pouvoir et le sans être, seule l'absence est théophanique et créatrice, qui renvoie au présent de ce qui existe: "Dieu est absent du monde, qui ressent cette absence, sourd d'elle, n'est monde qu'en la poursuivant, débusquant, pour tenter de la combler" (Munier 2007: 152). La création par Dieu, ne signifie que le retrait de Dieu; elle n'est que ce retrait qui confère à ce qui existe un caractère divin, "divin" désignant simplement la soustraction, en deçà du sens, au non-être.

Contre la doctrine, Munier ose affirmer – et ce point mérite aussi notre attention – que nous ne sommes pas à l'image de Dieu. Nous ne sommes pas à son image; nous sommes Dieu dans le visible, Dieu défait, anéanti, avili par le visible. L'humanité est divine par son refus de Dieu comme Dieu. Lui, l'absent de Soi comme de toute chose, attend d'être nié, exclu et oublié par l'être: "Oublier Dieu, c'est être avec Lui, plus sans doute, et indiciblement, que lorsqu'on y pense. Où c'est d'abord nous, et si faiblement, qui pensons" (Munier 2007: 43). Pour le poète, prière et adoration, idolâtrie et athéisme constituent la même chose: des formes d'incarner l'Inconnu qui impliquent le déni du Dieu infini, parce qu'infiniment absent, par essence et par impuissance, du réel: "Dieu est en moins du monde. En tous les sens du mot, le Moins du monde" (Munier 2007: 74). Le Dieu reculé dans son sublime abandon, mais Dieu enfin, parce que libéré de nos déterminations et de notre savoir, nous met face au Vide: "Partant de nous, de nos pleins, Dieu est vide, vide du monde, vide de Soi. Epiphanie du Vide" (Munier 2007: 162). Retiré du monde, mort au monde, Dieu est de plus en plus Dieu et l'homme de plus en plus homme, notre avenir étant à l'encontre de toute approche anthropomorphique du divin: "Non pas Dieu à partir de l'homme, mais sans doute l'homme à partir de Dieu" (Munier 2007: 166). Aussi sommes-nous appelés à délaisser notre humanité pour atteindre l'homme en nous. "L'homme n'est pas fait pour l'homme, pour le seul humain dans l'homme", d'après Munier (2007: 48). L'Homme est notre profondeur, car marqué par un Dieu qui n'est pas le Très-Haut, mais le "Profond", le "Tréfond" (Munier 2007: 94): "Il y a un sommet dans l'homme, dans tout homme. Il est aussi certain et reculé, aussi absent parfois que Dieu. Il est de Dieu, sa trace en nous, effacée, muette. Dieu est d'abord tout l'inconnu de l'homme" (Munier 2007: 166).

## 5. L'appel, le dire

Roger Munier a exprimé à plusieurs reprises ses réticences devant la poésie qui n'est

que poésie et devant la pensée qui s'arrête au concept, tout en évitant soigneusement les catégories étanches qui le confinent. "Philosophe", "poète" et même "écrivain" ne lui conviennent pas: "Écrivain je suis, si j'écris, s'il existe des livres de moi. Ma seule ambition est de dire" (1998: 29). Son dire, comme il le reconnaît lui-même dans une conférence prononcée au Collègue International de Philosophie, dans le cadre du séminaire animé par Roger Laporte sur le thème: "L'écriture. L'exigence d'écrire", part d'une sollicitation venant des choses, nullement d'un besoin intime. La correspondance entre l'appel du monde et le dire est mise en relief dans ce fragment: "Sans le monde et son appel, il n'y aurait pas ce que je dis. Mais sans ce que je dis, il n'y aurait pas cet appel" (Munier 2007: 134). L'appel désigne le "même" du monde et des choses, le versant occulte et obscur de ce qui se manifeste. L'écriture exige d'être à l'écoute de ce qui se dérobe dans l'apparence et se confond avec l'appel qui la fait éclore, car il n'est d'appel que comme appel au dire. Le fragment cité ponctue d'ailleurs la parfaite symétrie entre la sollicitation venant du monde et "ce que je dis", Munier tenant depuis toujours à préciser qu'il n'y a pour lui qu'un dire conforme: "celui qui sait entendre l'appel et le plus justement tente d'y répondre" (1998: 34). Le reste est de la littérature. "Le goût de dire" ou le "bonheur d'écrire", attribué à des "soudaines noces entre les choses et moi" (Munier 2007: 64), pointe l'accord secret, harmonieux et impénétrable entre l'effacé du monde et l'écriture qui renonce à toute habileté et à tout prestige parce qu'attentive à l'inapparent.

Écrire c'est accueillir le pressentiment du vide qui fulgure un instant avant de s'éclipser dans les choses. De là l'urgence et la concision; de là la forme brève, nullement recherchée, mais imposée par la nature même du rien qui ne s'offre qu'en s'esquivant, qu'il faut capter sur-le-champ et rendre en passant: "Décrire en s'attardant est chose belle, émouvante, mais sans doute inutile et même contraire. On n'atteint qu'en passant" (Munier 2007: 39). La "parole poétique"<sup>7</sup> conspire contre la beauté éprise d'elle-même et par conséquent contre la poésie qui n'est qu'"ivresse des mots" (Munier 2007: 99). "Non pas tant décrire que relever des signes" (Munier 2007: 141): il s'agit de rendre le rien à dire de l'arbre, la rose, le vent ou le caillou éclipsé par les mots en tant que représentations de l'arbre, la rose ou le caillou. La langue cherchée par Munier, et il faut mettre l'accent sur cette quête, ne dit pas le monde et ne se substitue pas à lui. En elle, les mots, comme l'appel abîmé qui les fait éclore, montent d'eux-mêmes, viennent d'eux-mêmes, sans atteindre les choses, qui restent ainsi intouchées. En elle, celles-ci ne sont pas leurs noms; rien n'est jamais son nom. D'où le précepte: "Aux plus grandes choses on ne peut donner de nom. Ne donne pas de nom, reste en deçà du nom et presque tout te sera grande chose" (Munier 2007: 19).

La parole poétique tend vers l'anonymat et profère le Simple avec des mots abîmés.

7 L'expression est forgée par Munier pour afficher sa rupture, consommée dès 1959, avec la poésie et le discours philosophique, ainsi que pour désigner le nécessaire retour à l'origine: "Au commencement était la poésie, les cosmogonies, Homère. Mais elle n'était pas encore nommée. La poésie n'apparaît que lorsque la philosophie et la science elles-mêmes se constituent, c'est-à-dire lorsque l'unité originelle du dire s'est fragmentée" (1959: 33).



Sans personne pour la prononcer, elle dé-nomme, dé-parle et dé-crit. “Déparler” ne signifie pas se taire, mais parler à la limite de la parole, où le monde et le premier mot de l’homme buissonnent confusément avant que celui-ci ne s’empare pas du langage. Là, écrire, c’est “dé-crire”, pour que la part du dé-crit l’emporte sur l’écrit: “Dire la chose comme ce qu’on ne peut dire d’elle, en abritant, dans ce qu’on en dit, comme en réserve, ce qu’on ne peut en dire. Peut-être qu’alors, hors dire, elle se lèvera dans ce non-dit” (Munier 2007: 117). Lorsque le non-dit retentit dans le dit et l’efface, la poésie commence, qui n’a rien de divin ou d’humain: “Comme Dieu, la grande poésie échappe à l’être, n’a pas commerce avec lui” (Munier 2007: 145).

Munier annonce ainsi l’avènement de la poésie qui est plus qu’humaine, qui est “in-humaine”, parce que venant du “dans” de l’humain qu’elle abhorre, comme elle déteste l’apparence. Cette poésie d’avant le poème est parole d’Homme, de l’Homme, qui sape la relation écriture-lecture: “Pour qui écrivez-vous ? – Pour personne. Pour dire, rien que pour dire. Comme voué au dire pur – qui ne va à personne” (Munier 2007: 89). Lire, c’est être à l’écoute de la parole comme appel. Elle ne me convoque pas pour la compléter ou l’interpréter, qui me veut veilleur<sup>8</sup> à l’attente et dans l’attente de ce qui ne viendra pas et m’enjoint au silence. Lit celui qui devant la fulguration du néant qu’est l’œuvre dans son être là se détourne de l’écrit. Lit celui qui consent à contempler l’inconnu qui soutient et érode la parole poétique. “Rien, dans le monde, la vie, ne résiste au regard aveugle qui s’est posé, ne fût-ce qu’une fois, sur l’invisible<sup>9</sup>”. Telle est la parole du lecteur.

### Références bibliographiques

- COLOMB, Chantal. 2004. *Roger Munier et la “topologie de l’être”*. Paris, L’Harmattan.  
MUNIER, Roger. 1959. “Brefs prolégomènes à une poétique future”, *Narceja*, n° 5, pp. 33-36.  
— 1982. *Le Moins du monde*. Paris, Gallimard.  
— 1987. *Mélancolie*. Amiens, Le Nyctalope.  
— 1993a. *L’Ardente Patience d’Arthur Rimbaud*. Paris, José Corti.  
— 1993b. *Le Seul*. Paris, Deyrolle Éditeur.  
— 1995. *Opus incertum I*. Paris, Deyrolle Éditeur.  
— 1996. *Dieu d’ombre*. Paris, Arfuyen.  
— 1998. *La Dimension d’inconnu*. Paris, José Corti.  
— 1999. *Sauf-conduit, l’enjeu poétique, entretien avec Chantal Colomb*. Paris, Lettres Vives.  
— 2003. *L’Extase nue*. Paris, Gallimard.  
— 2004. *Nada*. Paris, Fata Morgana.  
— 2007. *Les Eaux profondes. Opus incertum V*. Paris, Arfuyen.

8 Lecture et écriture ne constituent pas deux expériences différentes, d’après Munier, qui déclare: “L’écriture, pour moi, celle au moins que j’avoue comme la haute écriture, est ce qui fait lecture de l’apparu dans sa pleine dimension, selon la réserve de l’apparaître sans laquelle il ne serait pas l’apparu” (1998: 36).

9 Le fragment figure dans le quatrième de couverture de *Les Eaux profondes*